

Encore l'enseignement Médical

Comparaisons

Dans un récent article de "La Presse Médicale," M. Cawadias présentement médecin à Paris raconte ainsi ses impressions d'étudiant en Allemagne et comment on enseigne la médecine aux cliniques d'Outre-Rhin.

Écoutons le raconter.

On parle beaucoup en ce moment, dit-il, de réformes des études médicales et, en particulier, de l'introduction en France de certaines institutions allemandes, du privat-docentisme en particulier. Il nous a semblé intéressant de raconter — sans aucun parti pris — l'impression que nous a donné l'organisation des Facultés allemandes, telle que nous l'avons vue de près pendant nos deux semestres d'études à Bonn, pendant notre semestre d'Heidelberg et au cours de trois autres voyages en Allemagne.

* * *

Lorsque je me suis inscrit à l'Université de Bonn, j'achevais ma première année de médecine et je fus enrôlé par conséquent parmi les "Stud. med.", les candidats au "Physicum". En effet, pendant les deux premières années, l'étudiant en médecine allemand se livre exclusivement à l'étude théorique et pratique des sciences physiques et naturelles, y compris l'anatomie et la physiologie. L'enseignement de la chimie, de la physique, de la botanique et de la zoologie se fait à la Faculté des sciences. L'étudiant en médecine suit dans les deux premières années les cours destinés aux étudiants ès sciences.

L'anatomie est enseignée par un anatomiste de profession, qui s'étend beaucoup sur l'embryologie et l'anatomie comparée et méprise complètement les applications médicales.

Il y a des exceptions à cette règle, et je citerai comme une des plus brillantes l'enseignement du professeur Fuhringer, d'Heidelberg.

La physiologie est enseignée de la même façon au point de vue biologique pur.

Pendant deux ans, l'étudiant allemand n'a aucune notion de pathologie. L'examen du Physicum, (PCN, en plus, anatomie et physiologie) qu'il passe au commencement de la 3e année, retarde de même cette étude de la pathologie.

Déjà, dès le Physicum, l'étudiant se spécialise, et en particulier en physiologie. J'ai vu ceci de très près. Le professeur Pflüger m'avait fait l'honneur de m'admettre dans son laboratoire. Là, j'ai travaillé à côté d'un autre étudiant de 2e année, comme moi, qui se spécialisait en physiologie.

Tous les matins, après le cours de physiologie, nous descendions au laboratoire qui nous était assigné. Là, le premier assistant de Pflüger nous distribuait notre ouvra-

ge. Nous avions à faire des dosages de glycogène suivant une méthode unique et bien réglée. Nos premiers pas étaient suivis soigneusement par l'assistant, notre supérieur, qui était responsable de nos analyses. Il nous demandait une précision rigoureuse — et les calculs, avec de nombreuses décimales, me font encore frémir. Admirable enseignement de méthode de travail, mais trop long.

Ainsi, dès les premiers pas, je me rendais compte des avantages et des inconvénients du système didactique allemand. Les avantages étaient du côté de la recherche scientifique. Un étudiant de 2e année commençait déjà son apprentissage de chercheur, et de nos modestes travaux, grâce à l'organisation de l'"Ecole," concoururent au but final qui était, dans l'occasion, l'article du Dictionnaire de Richet.

Les inconvénients étaient pour l'éducation médicale personnelle. Mon compagnon d'études, L..., spécialisé dès le début en physiologie, a persisté dans cette voie; il a étudié négligemment les autres branches de la médecine, tout en continuant à consacrer le meilleur de son temps à la physiologie. Il a ainsi arrêté son évolution médicale dès les débuts.

* * *

Ma 3e année commençant, je quittai les bancs de la Faculté des sciences pour les cliniques que j'allais suivre pendant 1 an. J'étais devenu un "canid. med."

Comme tous mes camarades, je m'inscrivis d'abord aux *cliniques propédeutiques, l'une chirurgicale, l'autre médicale.* L'enseignement est, en général, très bon dans ces cliniques. Le professeur Adolphe Schmidt (alors privatdocent à Bonn) nous faisait un bon exposé systématique de percussion et d'auscultation. Malheureusement, pour l'application pratique, nous manquions de malades que l'énergique privatdocent recrutait au prix de grands efforts. Il y avait un malade par leçon et une trentaine d'étudiants l'examinaient successivement.

En même temps que les cliniques propédeutiques, nous suivions les cliniques magistrales. Je prenais place, avec d'autres étudiants, dans l'amphithéâtre de la clinique médicale, où, à l'heure indiquée, le professeur faisait son entrée. Les aides surveillaient le transport d'un malade qu'on plaçait sur un lit au bas des gradins de l'amphithéâtre. Le maître prenait immédiatement la liste des étudiants de dernière année, les "pratiquants", et faisait descendre un ou deux au lit du malade (dans certains cas, le praticant était admis à examiner le patient avant le commencement de la clinique). On laissait à peine quelques minutes pour cet examen à l'étudiant, dont c'était, en général, le premier contact avec un malade.

À propos du malade, le professeur interrogeait l'étudiant. Ces interrogations étaient, en général, un supplice pour le malheureux candidat. Il répondait timidement et par monosyllabes, et ni les sarcasmes du maître ni les rires de la salle ne lui étaient épargnés. Mais l'heure avance, le professeur se détourne du "Praticant" et, s'adressant aux élèves, commence l'exposé du cas. Tous